

## Les paillettes du ciel

(1647 mots)

La vie est une succession de métamorphoses. Je ne m'en suis pas rendue compte tout de suite, mais un jour ça m'a sauté aux yeux. Petite, j'étais une enfant turbulente qui ne loupait aucune occasion de faire une bêtise. Je sautillais partout pour imiter les grenouilles et montais aux arbres imprudemment comme si j'étais invincible. A vrai dire, en haut des arbres je me sentais bel et bien invincible ; les feuilles me chatouillaient les joues et j'étais si proche du ciel que j'imaginai mes mains en train d'attraper les nuages. Quand je tombais, je me faisais mal. Mais ça ne m'empêchait pas de recommencer, encore et encore, malgré mes genoux blessés. Je croyais à cette époque que je resterais à jamais cette petite fille téméraire, d'ailleurs je n'ai même pas réalisé quand ça a changé. Un jour, j'ai eu le vertige. Je suis descendue de l'arbre, nauséuse, et ne suis jamais remontée.

Adolescente vaguement rebelle, je mettais un point d'honneur à m'habiller d'une manière que mes parents détesteraient, cela marchait. Ils furent horrifiés quand ils virent ma mèche colorée, je l'avais faite pour ressembler à Avril Lavigne. A part ça, je restais sage. Je ne fumais pas et l'idée de me faire un piercing me rendait malade. Quand je voyais des adultes je ne comprenais pas comment j'étais censée devenir comme eux, parce que je le savais bien, un jour je devrais être adulte. A mes yeux j'avais déjà atteint mon caractère final et définitif. Puis j'ai rencontré un garçon, il m'a brisé le cœur. J'étais sûre de ne jamais m'en remettre, c'était l'homme de ma vie. Je m'en suis remise. A chaque fois que je fréquentais un garçon j'étais persuadée que c'était le grand amour. Évidemment ce n'était pas le cas, mais chaque relation me faisait un peu changer. Petit à petit.

Enfin, j'ai quitté le lycée, puis l'université. Diplômée, 23 ans, mais aucun but. Je me laissais jusqu'alors porter par la vie, comme sur une mer tranquille qui poussait doucement ma barque. Mais là, c'était le calme plat. J'ai pagayé de toutes mes forces pour trouver la suite. J'ai commencé à travailler, un CDD, puis un CDI. Les jours défilaient sans que je le réalise, les mois et les années pareil. J'étais adulte. J'avais mon propre appartement, un métier, une routine. Je ne me sentais plus grandir. Un collègue m'a demandé de sortir, j'ai dit oui. Nous sommes sortis, une fois, deux fois...ainsi de suite. Puis il m'a proposé d'emménager avec lui, j'ai dit d'accord. On était heureux. On adopta un chien, on se maria et on acheta une maison. J'avais laissé entrer tout cela dans ma routine, et j'en étais contente. On parlait beaucoup d'enfant. Il en voulait un, moi j'étais effrayée. J'avais peur de ne pas réussir à l'élever, mais peu à peu la peur se transforma en « et si... ? », puis en « pourquoi pas... » pour finir en « j'en ai envie ». Je me sentais revivre, j'avais enfin un rêve. Un rêve que je partageais avec mon mari. Dès que j'angoissais il me rassurait, et un jour le test fut positif. Mon mari sauta de joie et me prit dans ses bras, le chien aboya en nous bavant dessus.

En 9 mois, mon corps se métamorphosa de la plus belle des manières. Je le voyais changer avec crainte et impatience. Un petit être grandissait en moi, parfois c'était une idée terrifiante, parfois merveilleuse. Les gens m'affirmaient que j'étais radieuse, mon mari plus que les autres. Certains me disaient de profiter tant que je le pouvais, je n'aimais pas ces gens-là, ils semblaient insinuer que mon enfant allait gâcher mon bonheur. Ils avaient tort.

C'est quand notre enfant vint au monde que j'ai compris à quel point chaque métamorphose était importante. Moi qui pensais ne jamais changer quand j'étais petite, je constatais à quel point mon fils changeait chaque jour. Dans sa petite tête fripée de nourrisson je voyais le plus beau bébé du monde, comme s'il ne ressemblait pas à tous les autres. Ses petits doigts autour de mon pouce me faisaient fondre et je savais maintenant qu'adolescente je cherchais l'amour de ma vie au mauvais endroit. Il était là, tout petit et endormi contre ma poitrine. Avec lui dans ma routine, je n'avais plus de routine. Ma vie était devenue un joyeux bazar, plus rien ne semblait être à sa place et pourtant tout était

parfait. On courait partout avec mon mari et le chien veillait sur mon fils comme s'il s'agissait de son propre chiot.

Les années passèrent si vite, je clignais des yeux et mon bébé était devenu un petit garçon. Les cheveux bruns en bataille, l'air espiègle et le sourire toujours aux lèvres. Ma mère me répétait que c'était mon portrait craché, moi je n'imaginai pas que quiconque put lui ressembler. Il était unique, un petit rayon de soleil qui réchauffait mon cœur chaque jour. Son sourire illuminait la maison, c'était la plus belle chose sur Terre. Son père disait qu'il le tenait de moi, et moi de lui. On ne se mettait jamais d'accord. Nous étions les parents les plus heureux du monde. Alors que j'avais si peur d'être mère, je me retrouvais à aimer ça plus que tout. C'était dur parfois, mais la joie de vivre de mon fils suffisait à me rendre plus forte. Avec lui, je me sentais grandir à nouveau.

Je le regardais à longueur de journée comme un petit trésor à qui j'avais le droit de donner tout mon amour. J'étais chanceuse. Il m'apprenait chaque jour de nouvelle façon d'apprécier la vie, et moi je suivais son évolution d'un œil ému. Il prenait tout avec bonheur, les choses les plus simples comme les moins agréables. Il riait sur le chemin de l'école, s'amusait à faire des grimaces aux médecins et imitait un guerrier blessé quand il se faisait mal. Aussi, il adorait apprendre. Il changeait de passion constamment, que ça soit les dinosaures, les chevaliers de la table ronde, les magiciens, les détectives ou encore la préhistoire. Dès qu'il sut lire il dévora tous les livres qu'il pouvait. Il passait des heures à nous raconter avec bonheur ce qu'il découvrait, à grand renfort de gestes exagérés et de clowneries. On s'amusait de le voir gigoter en nous expliquant les différences entre un vélociraptor et un diplodocus. Sa soif de connaissance était inarrêtable, il voulait tout aimer et cela me le faisait aimer encore plus.

A l'école il avait plein d'amis et les professeurs l'appréciaient. A vrai dire, chaque personne qui le rencontrait le trouvait adorable. Ses grands-parents se battaient pour l'avoir chez eux de temps en temps et nous proposaient de venir le garder dès que l'occasion se présentait. Mon fils le leur rendait bien, il aimait tout le monde très sincèrement et ne se retenait jamais de le prouver. C'est ainsi qu'il évoluait dans sa vie, d'année en année. Cela me paraissait des secondes, je le voyais encore bébé, mais j'étais si fière de ce qu'il devenait.

A ses 10 ans, enfin, il se passionna d'astronomie. Cela ne lui passa pas, il contemplait le ciel sans s'en lasser. Je le voyais tendre les mains pour toucher les nuages parfois, comme je le faisais autrefois, alors je réalisai à quel point je n'étais plus la même. Il venait dans le salon pour nous réciter les noms des planètes et nous donner les particularités de chacune. Pour son anniversaire on se cotisa afin de lui offrir un télescope, il était si heureux. Ce qu'il préférait par-dessus tout c'étaient les étoiles. Il les admirait chaque nuit et ronchonnait quand le ciel était couvert. Il affirmait que c'étaient les paillettes du ciel.

Un jour, il m'a demandé pourquoi j'avais plein d'étoiles dans les yeux. Il était allongé et me regardait avec un air inquiet. Nous étions à l'hôpital, son père et moi allions partir mais lui devait rester. Quand on lui expliqua, il sourit. Il déclara que de sa fenêtre il voyait si bien le ciel qu'il ne pouvait qu'être content. Moi, je n'avais jamais été si malheureuse. Je venais le voir chaque jour, il passait des heures face à sa fenêtre. Les métamorphoses de mon fils m'avaient jusqu'alors apporté que de la joie, mais je n'avais pas été préparée à ça. Quand ses cheveux tombèrent, il riait en touchant son crâne « tout doux » et pour les sourcils il s'amusait à emprunter mon maquillage afin de s'en dessiner des complètement absurdes. Rien ne semblait l'abattre, ni les traitements, ni la fatigue, ni les mauvaises nouvelles.

Du haut de ses 11 ans, il était bien plus fort que moi. Il me rassurait et s'appliquait à me faire rire. Son père retournait ciel et terre pour trouver un traitement miracle, un médecin qui nous dirait que tout

allait s'arranger. Mais les médecins n'avaient jamais de bonnes choses à nous dire. Un jour ils nous convoquèrent et d'un air désolé ils nous prévinrent que le traitement ne servait plus à rien, qu'il valait mieux l'arrêter. Mon fils, comme d'habitude, sourit. Il se réjouissait de ne plus avoir à prendre de médicaments. Il était si difficilement reconnaissable et pourtant si fidèle à lui-même. Il continuait de rire, de jouer, de rêver. Il me répétait : « Maman, quand je serai grand je deviendrai une étoile » et il me demandait de regarder le ciel avec lui.

Un soir, alors qu'il ne pouvait pas se lever de son lit, il m'a demandé de regarder le ciel pour lui. Je l'ai fait. Je lui ai décrit la lune et ses cratères, les lumières des étoiles et des avions. Ce n'est pas lui qui coupa mon monologue. La machine le fit. Elle me dit très clairement, en un instant, que mon enfant ne deviendrait jamais grand.

Mais il a réalisé son rêve car, quand je regarde le ciel, je sais qu'il est devenu une étoile.